

27 avril 2020

C'est un rite désormais bien ancré dans le déroulement de mes longues et lentes journées: debout sur mon petit bout de balcon, comme tous les soirs à vingt heures, à l'unisson avec mes voisins proches et lointains, j'applaudis. Avec toute l'énergie, toute la conviction dont je suis capable. Nos applaudissements solidaires sont accompagnés et soulignés par les musiques hétéroclites et un brin discordantes, ici, d'un sifflet strident qui me vrille les tympans, là, d'une trompe au son grave comme une corne de brume, en contrebass, du klaxon puissant d'une voiture qui passe en ralentissant. Je frappe dans mes mains, je promène mon regard sur les hommes et les femmes qui, à droite, à gauche, en face, plus loin, penchés aux fenêtres, s'associent au concert d'applaudissements, le ponctuent de bravos qui vibrent dans l'air du soir. Rendez-vous quotidien qui redonne un semblant de structure au temps qui s'effiloche et s'étire sans consistance.

Rendez-vous quotidien qui conjure, l'espace de quelques minutes, au fil tissé des sourires qui s'envolent, des mains qui font signe, des appels qui se lancent d'un immeuble à l'autre, la séparation sous le couperet de laquelle nos vies de confinés se sont organisées. Rendez-vous quotidien qui formalise et exprime notre reconnaissance, aux deux sens de ce terme : nous témoignons publiquement du travail des personnels soignants, mais aussi de celui de tous les non-confinés, ceux qui continuent à accomplir les tâches indispensables à la vie de tous les jours, et nous leur exprimons notre gratitude.

Instantanés de la vie d'avant. Celle qui, pensions-nous, allait de soi, coulait de source, dans l'évidence sans questions des acquis. Celle qui dissimulait sous son cours uni et sa routine pressée les creux et les bosses, les ornières et les obstacles. Le tintamarre des poubelles que les éboueurs, au petit matin, traînaient sur le trottoir, - quel boucan, pensions-nous, de mauvaise humeur - dans le cliquetis de leurs énormes trousseaux de clefs, plus tard, le vacarme des bennes qui basculaient les bacs et déversaient dans les entrailles des camions nos montagnes de déchets...Avons-nous, parfois, gratifié ces travailleurs de l'aube, d'un regard ? Nous est-il arrivé de reconnaître, derrière leur apparence de préposés aux ordures, des hommes, derrière l'étiquette condescendante socialement apposée sur leur fonction, sa primordiale et vitale utilité ?

La tâche sans éclat et sans nouveauté des caissières de supermarchés, pompeusement et hypocritement promues au rang, purement verbal, d'hôtesse de caisses, qui tapaient inlassablement sur leur clavier les codes-barres et inlassablement déposaient devant nous, d'un geste las, les pots de yaourts et les paquets de pâtes... Avons-nous, parfois, dépassant notre ennui et notre désir d'en finir au plus vite avec la corvée des courses, regardé la caissière autrement que comme une machine animée, avons-nous su reconnaître en elle une femme, aux prises avec des soucis comme les nôtres, lui avons-nous souri, lui avons-nous parlé ? L'humble fonction des femmes et des hommes de ménage, pardon, des techniciens de surface, qui, dans le silence et l'effacement, balayaient, lavaient, nettoyaient, et, combattant la saleté toujours renaissante, exécutaient une tâche si peu reluisante à nos yeux et pourtant si vitale : les voyions-nous seulement, ombres ceintes de blouses informes, qui glissaient, muettes et transparentes, yeux au sol, dépourvus à nos regards aveugles de visages, robots à peine vivants ?

Voici que ce soir, tandis que, debout sur mon balcon, je continue d'applaudir, me frappe soudain une évidence, une de ces vérités que, engourdis dans le ronron anesthésiant d'une routine pressée, et dans le credo implicite d'une façon de penser majoritaire, nous avons tout simplement perdue de vue : voici qu'aujourd'hui, dans notre réalité défoncée, alors que se sont défaits les certitudes bien pensantes et mal pensées, voici que les « héros » dont l'image prend consistance, avec une netteté irréfutable, sur l'arrière-plan du covid 19, ce sont tous ces oubliés, tous ces petits, tous ces invisibles, tous ces transparents, ceux à côté desquels nous passions sans les voir, réduits qu'ils étaient à leur utilité fonctionnelle, comme des machines...

Je forme silencieusement un vœu : que notre regard tout neuf reste vivant, que nos yeux dessillés ne se referment pas...